

« On gesticule moins qu'à l'Assemblée »



Françoise Cartron, mardi dernier, dans la salle des conférences du Sénat

INTERVIEW Françoise Cartron veut nuancer l'image conservatrice du Sénat, même si elle reconnaît qu'il doit gagner en transparence

« **Sud Ouest** ». Quelle image aviez-vous du Sénat avant d'y entrer en 2008 ?

Françoise Cartron. Quelque chose d'inaccessible et je ne savais pas comment y faire ma place sans dynastie. Un grand élu m'avait dit : « Avec le tempérament que tu as, tu vas t'ennuyer. » Je lui ai d'abord répondu que je pouvais choisir moi-même de m'ennuyer. Mais j'étais interrogative. En 2008 et pour la première fois, la parité s'appliquait et il fallait une liste chabada. J'y suis allée.

Vos premiers pas ?

On sent immédiatement le poids de l'histoire. Le trône de Napoléon, la galerie des grands bustes... Quand je rentre dans l'hémicycle, je vois la place qu'ont occupée Victor Hugo, Victor Schoelcher, François Mitterrand... Ces hommes ont construit la République. C'est Pierre Mauroy que je suis allée saluer et qui se confie, mélancolique. C'est Robert Badinter, revenant d'une intervention à la tribune qui me demande : « Ça allait ? » Révélateur de l'absence de hiérarchie ici. Le secrétaire général m'a dit à mon arrivée : « Ici, si vous travaillez, vous aurez forcément votre place. »

Le Sénat a pourtant une image vieillie et conservatrice...

C'est une caricature pour l'immense majorité des sénateurs. Serge Dassault est certes une caricature à lui tout seul. Le Sénat s'est rajeuni avec une moyenne d'âge de 58 ans, identique à celle de l'Assemblée. Je crois des bosseurs incroyables. Jean-Pierre Sueur à la commission des lois est impressionnant. On gesticule moins qu'à l'Assemblée. Les gens argumentent, travaillent leurs dossiers.

Quels ont été les moments forts de votre premier mandat ?

La loi sur la refondation de l'école dont j'ai été rapporteure. J'ai travaillé avec un ministre exceptionnel, Vincent Peillon, peu soutenu à l'époque sur ce texte. Le ralliement indispensable des communistes du Sénat a été un épisode crucial. Cette loi a réintroduit la formation des maîtres, dit les enjeux du numérique, pérennisé les auxiliaires de vie scolaire pour accueillir tous les enfants, affirmé le socle de connaissances à posséder à la sortie du collège, la place des parents.

En quoi consiste le poste de vice-présidente du Sénat ?

Nous sommes sept à présider les séances pour suppléer le président. J'ai hérité de la délégation au personnel du Sénat, soit 3 000 personnes. Au sein d'un comité, je travaille sur une réforme du fonctionnement de l'assemblée pour en finir avec cette image.

L'absentéisme ?

C'est un vrai sujet, même si les rangs clairsemés de l'hémicycle sont aussi dus aux travaux concomitants en commissions. Peut-être légifère-t-on trop... Nous devons également parvenir à une transparence complète sur la réserve parlementaire (lire ci-dessous).

Combien gagnez-vous ?

Simple sénatrice, je touchais une indemnité de 5 300 euros, c'est 7 200 euros depuis que je suis vice-présidente. Et 900 euros de retraite au titre de mes mandats précédents (mairie, CUB, Région).

Nes'éloigne-t-on pas du réel ici ?

Non. Je réalise que seul le politique peut mettre de l'égalité qui est le cœur de mon engagement. On ne peut pas laisser faire le marché, les lobbies, et je ne peux pas adhérer à ce libéralisme sauvage. On compte par exemple trois millions d'enfants pauvres en France : on ne les entend pas, eux. Avec ATD Quart Monde et l'Unicef, je veux faire quelque chose.

Comment vous sentez-vous dans la gauche de François Hollande ?

(Long soupir) Je la voudrais plus entreprenante. Il y a eu un raté au début du mandat, il n'a pas assez dit la situation. Côté éducation, je n'ai rien à dire : le gouvernement a créé des postes là où il fallait. Les entreprises freinent des quatre fers et l'on ne peut pas faire que de l'emploi public. C'est peut-être la limite du politique, mais qu'y a-t-il après ? La révolution ?

L'institutrice de ZEP à Lormont pensait-elle un jour être ici ?

Non, et la jeune fille de 13 ans promise à l'usine de chaussures non plus ! Mon professeur de physique m'a sauvée en me faisant préparer le concours de l'école normale qui a payé mon parcours jusqu'au bac. J'ai voulu aller en ZEP pour redonner ce qu'on m'avait offert. Le président de France Télévisions Rémy Pflimlin m'a étrangement invitée il y a trois ans à un visionnage. Son directeur de cabinet me disait quelque chose : un ancien élève de l'école Rosa-Bonheur à Lormont que j'ai accompagné pendant des années. Il aurait pu mal tourner mais l'école, pour lui aussi, avait été déterminante.